

Visages de l'Opus Dei



Document édité par le Service Information Communication
de la prélatrice de l'Opus Dei
93, rue de Lourmel 75015 Paris
www.opusdei.fr
Tél. 01 40 06 07 98 – info@opusdei.fr

ISBN : 2-906619-09-4
Dépôt légal : deuxième trimestre 2006

Visages de l'Opus Dei

Avant-Propos

L'Opus Dei a un visage. De multiples visages, même. Celui de quelque 85 000 hommes et femmes ordinaires qui, sur toute la surface de la terre, aspirent discrètement, mais non en secret, à devenir saints au milieu du monde, à l'image des premiers chrétiens. Rien de plus. Rien de moins non plus. C'est à ces « inconnus » que nous avons choisi de donner la parole. À leur manière, ils racontent ce que l'Opus Dei représente pour eux. Ces pages n'ont pas la prétention d'expliquer de façon exhaustive cette « Œuvre⁽¹⁾ ». Nous avons simplement voulu dresser un « portrait » de cette petite portion d'Église.*

Puisse-t-il vous donner envie d'en savoir plus sur ces chrétiens courants, bien éloignés de certains mythes médiatico-littéraires.

(1) Les termes suivis d'un astérisque renvoient au glossaire page 22

Qu'est-ce que l'Opus Dei ?



Mgr Echevarria,
prélat de l'Opus Dei.

Fondée le 2 octobre 1928 par Josémaria Escriva de Balaguer, prêtre séculier espagnol, l'Opus Dei est une prélatrice personnelle* de l'Église catholique dont le but est de répandre l'appel universel à la sainteté. À cette fin, l'«Œuvre de Dieu» (traduction de «Opus Dei») assure une formation chrétienne et apporte un soutien spirituel à des personnes du monde entier, de toutes conditions, qui cherchent à rencontrer Dieu et à en témoigner dans les circonstances et activités de leur vie quotidienne.

Josémaria, le saint de l'ordinaire



Saint Josémaria à Séville, Espagne, 1974.

Josémaria Escriva naît le 9 janvier 1902 à Barbastro (Espagne). Ordonné prêtre à Saragosse le 28 mars 1925, il « voit », selon son expression, l'Opus Dei, le 2 octobre 1928. Dès lors, il commence son travail avec des jeunes dans les hôpitaux et les quartiers pauvres de Madrid. Parallèlement, il donne des cours pour subvenir aux besoins de sa famille, à sa charge depuis la mort de son père. En 1946, afin de souligner le caractère universel de l'Opus Dei, mais aussi pour fuir les éventuelles pressions du gouvernement de Franco, il s'installe à Rome. Il y meurt le 26 juin 1975 : l'Œuvre est alors présente sur les cinq continents et compte plus de 60 000 membres. Le 6 octobre 2002, Jean-Paul II canonise celui que l'on nomme désormais saint Josémaria.

LE PRÉLAT, UN AMI DE TOUJOURS



Professeur de Droit, Méлина Douchy-Oudot, 36 ans, s'exprime sur l'Opus Dei avec sincérité et humour. Tout comme son mari, Pascal, qui, pour sa part, n'en est pas membre.

« Société secrète, mafia blanche », telles sont les horreurs que j'avais lues dans mon encyclopédie Universalis sur l'Opus Dei. La première fois que je me suis rendue dans un Centre*, j'ai donc communiqué l'adresse à ma mère et lui ai conseillé de s'inquiéter si je ne donnais pas de nouvelle le soir.

Pourquoi y être allée ?

Par curiosité. Un de mes professeurs, que je trouvais brillant, faisait partie de l'Œuvre. J'avais commandé *Chemin*, écrit par Josémaria Escriva, auprès d'un libraire qui avait tout fait pour me décourager. En le lisant j'ai eu immédiatement une grande affection pour son auteur.

Que signifie faire partie de l'Opus Dei ?

Je ne fais pas partie de l'Opus Dei, je suis Opus Dei. Il y a autant de formes de l'Opus Dei que de membres. Voilà ce qui me séduit : la liberté et la diversité autour d'une même vocation.

Cette appartenance a-t-elle changé quelque chose à votre vie ?

Le changement a été radical et inaperçu : radical, car ma vocation a supposé des efforts pour mener une vie chrétienne cohérente, et inaperçu parce que ces actes à poser au quotidien n'ont rien de spectaculaire.

Quelle a été la réaction de votre famille ?

J'avais pour toute famille, ma mère. Son inquiétude et son incompréhension étaient telles qu'en dépit des cours et des 300 km à parcourir, j'ai sauté dans un train pour la rassurer. Son blocage a été de courte durée. Elle m'a cependant demandé d'attendre un an avant de prendre ma décision, prétextant que vis-à-vis de l'Opus Dei c'était plus sérieux. La ruse maternelle m'a fait sourire, mais j'ai accepté.

Que se passerait-il si vous souhaitiez quitter l'Opus Dei ?

Je peux à tout moment le faire, mais il en résulterait

une remise en cause de mes choix de vie. Je m'interrogerais : suis-je infidèle à ma vocation ou l'ai-je mal comprise au départ ? Mais ce serait aussi terrible que de me demander si j'ai bien choisi mon mari.

Les gens savent-ils que vous faites partie de l'Opus Dei ?

Les amis, cela va de soi. Le curé de ma paroisse aussi : il me semble bon qu'il connaisse ses fidèles. Pour les autres, je ne porte pas un pin's « Opus Dei », mais je ne m'en cache pas. Un exemple : lors d'un dîner avec des collègues de travail, une dame a attaqué la chrétienté, le pape et l'Œuvre. Je lui ai demandé si elle avait rencontré des gens de l'Opus Dei pour en parler ainsi, lui confiant que j'en étais membre depuis plus de dix ans. Elle a failli s'étrangler et a admis ne connaître personne et n'être jamais allée dans un Centre.

Cela vous gêne-t-il que l'on vous qualifie de « cathos ultra » ?

Cela m'attriste. Parfois, on me dit : « Comment peux-tu être de l'Opus Dei ? », car je ne corresponds pas aux clichés ; à savoir que l'on serait d'extrême droite, issu de fa-

milles bourgeoises, habillé « classique », peu ouvert à la discussion et donneur de leçon !

On accuse l'Opus Dei d'un certain dolorisme...

Je ne recherche pas la souffrance, mais lorsqu'elle se présente, je m'associe à Celui qui a vécu toutes les agonies. Être rédempteur avec le Christ n'est pas du dolorisme, c'est de la fraternité.

Qu'est-ce qui vous dérange dans l'Opus Dei ?

Ne pas pouvoir inviter le Prélat à déjeuner !

Quand nous l'avons rencontré avec mon mari, nous avons eu l'impression d'être reçus par un ami de toujours. Alors, depuis, il nous manque.

Pascal, comment avez-vous connu l'Œuvre ?

Je suis tombé amoureux de celle qui devait devenir mon épouse.

Comment avez-vous appris qu'elle en faisait partie ?

Il y avait la photo du fondateur sur sa cheminée. J'en avais vaguement entendu parler et mon entourage m'avait invité à la plus grande méfiance.

J'ai pensé que si ma future épouse était le résultat de son enseignement, l'Opus Dei devait présenter quelques qualités.

Que pensez-vous des critiques qui visent l'Opus Dei ?

À l'occasion de notre belle et émouvante rencontre avec le Prélat, il m'a dit : « L'Opus Dei ne te prendra pas une étincelle de ta Mélina ». Je le vérifie chaque jour. Je suis persuadé que l'attachement de ma femme à l'Opus Dei rejaillit sur notre couple et contribue à notre bonheur.

Voilà ce qui me séduit : la liberté et la diversité autour d'une même vocation.

Certains affirment que les femmes ont une position ar-

chaïque dans l'Œuvre...

Il ne me semble pas que la femme y ait un rôle de second plan. Et à la maison, nous partageons les tâches, chacun selon ses talents... Nous nous sommes vite aperçus que nous n'en avions pas beaucoup. Ma mère s'occupe du linge, ma femme des repas, je paye les services d'une dame pour faire le ménage... Je ne suis pas certain que saint Josémaria m'aurait félicité pour cette réponse.

DE MARX À CHEMIN !



Anselme Casanas, 51 ans, est postier. Petit-fils d'un Républicain espagnol, membre de l'Opus Dei depuis 1987, il évoque son itinéraire hors du commun.

En 1974 j'étais membre du PCF. Je lisais Karl Marx, Georges Marchais, Jean-Paul Sartre, et rêvais « d'eurocommunisme ». Ma soif de justice et d'idéal n'était pas comblée. Lorsque j'ai lu *Chemin* de Josémaria Escriva, j'ai trouvé que c'était le livre des travailleurs !

Comment l'avez-vous eu entre les mains ?

En 1986, j'ai fait une retraite dans un foyer de charité de Marthe Robin. Un des participants – qui n'était pas membre de l'Opus Dei – m'a procuré l'ouvrage. Je l'ai lu, médité. J'ai beaucoup aimé ces considérations spirituelles qui me semblaient très concrètes. Je ne suis pas un intellectuel ; j'ai arrêté mes études en 3^e, au Bepc. Ça m'a tellement plu que je l'ai donné à une amie. Bien vite, je l'ai regretté : il me manquait pour prier. Je me suis rendu dans plusieurs librairies pour l'acheter. Introuvable. Un jour, en allant me confesser à Notre Dame du Taur à Toulouse, un prêtre m'a parlé de *Chemin*. Je lui ai demandé où je pouvais le trouver et il

m'a indiqué un Centre de l'Opus Dei.

Vous y êtes allé ?

Oui, mais le livre était épuisé ; il fallait le commander. Deux semaines plus tard, le directeur du Centre, en me vendant *Chemin*, me lance « Vous avez aimé le livre ? Vous aimerez la récollection* ». Il avait raison, j'ai apprécié l'aspect de cette formation spirituelle. À Pâques 87, j'ai fait une retraite dans le sanctuaire marial de Torreciudad en Espagne. Là, le même prêtre qui m'avait parlé de *Chemin* me pose la question : « As-tu déjà songé à donner ta vie à Dieu entièrement ? ». J'y pensais depuis longtemps. Après avoir pris conseil auprès de l'évêque du diocèse, j'ai demandé à faire partie de l'Opus Dei.

Vous êtes passé directement du PCF à l'Opus Dei ?

En 1975, lorsque j'étais à Paris, dans un foyer de jeunes travailleurs, est arrivé un garçon, Vinh. Son père était commandant de l'armée du Sud Vietnam. Il me racontait la réalité du communisme là-bas. J'ai

commencé à changer. Puis j'ai lu des livres de Soljenitsyne dont *Le Chêne et le Veau*. Je pense que ça a été le début de ma conversion.

Comment a réagi votre famille ?

Mon père était incroyant. Quand je me suis converti, à 27 ans, il a eu du mal à accepter. En 1992, ma mère est morte. Lors de la messe de funérailles, il est entré dans l'église: je ne m'y attendais pas. Le prêtre qui était venu concélébrer s'est entretenu avec mon père à cette occasion. C'était sans doute la première fois qu'il parlait avec un « curé ». En 1998, lorsque mon père est tombé très malade, je l'ai encouragé à se préparer à sa rencontre avec Dieu. Il a bien voulu voir ce même prêtre, qu'il avait apprécié. Il a reçu tous les sacrements et est mort quelques jours plus tard.

Vos parents étaient pourtant originaires d'Espagne, un pays catholique ?

Je suis d'une famille républicaine. Mes parents sont arrivés en mars 1955 en France, où vivait un oncle, réfugié politique. Mon grand-père avait été milicien républicain. Durant la guerre civile, en désignant un prêtre, il avait dit à

ses camarades: «Celui-ci, tuez-le ». Ce que les autres avaient de toute façon l'intention de faire. Des témoins ont assisté à la scène et ont dénoncé mon grand-père à la fin de la guerre, à l'époque des règlements de compte. Il a été arrêté, torturé et condamné à perpétuité, avant de voir sa peine commuée en neuf ans de prison. Ma grand-mère en est morte de chagrin. Les enfants – éduqués « dans la rue » puisque sans père ni mère – en ont gardé une rancune tenace contre l'Église, coupable, à leurs yeux, de la mort de leur mère et de leur enfance malheureuse. Une fois adultes, ils s'exilèrent en France.

Avec une telle histoire familiale, comment réagissez-vous quand certains prétendent que l'Opus Dei est franquiste ?

Lorsque j'ai connu l'Œuvre, j'ignorais que certains la qualifiaient de franquiste. J'appartiens à une famille où l'on n'aimait pas Franco. Et je peux vous dire que je n'ai trouvé aucune trace de franquisme dans l'Opus Dei. Saint Josémaría a toujours été un ardent défenseur de la liberté. Au nom de cette liberté individuelle, il est allé jusqu'à laisser des membres de l'Œuvre servir la politique

du « Caudillo », alors que lui-même s'était établi à Rome afin d'échapper aux pressions de Franco.

Que reste-t-il de votre engagement au PCF ?

Ma vision de la justice, de l'idéal, n'a pas changé: je n'ai jamais été du côté des patrons, sauf s'ils étaient bons. Mais je n'en ai pas connu beaucoup !

Que vous a apporté saint Josémaría ?

Il m'a fait découvrir le monde du christianisme vécu dans la vie ordinaire. Il m'a également montré que l'union à Dieu ne se réalise pas simplement

dans la prière ou à l'Église, mais aussi quand j'écris une lettre ou que je suis

dans le métro. En toute occasion ou, plus exactement, dans l'occasion que représente chaque journée.

Ma vision de la justice, de l'idéal, n'a pas changé

Quelle phrase de saint Josémaría vous a le plus marqué ?

Je la dis en espagnol: « *Cristo vive* ». Je la lui ai entendu prononcer dans un film. Le Christ n'est pas un personnage de roman ; le Christ vit. Ça change tout.

DE SIMPLES ÊTRES HUMAINS



Trang Nguyen, 36 ans, est professeur de piano. Vietnamienne, convertie au catholicisme, elle revient sur sa rencontre avec l'Opus Dei, son parcours spirituel et l'étonnante ouverture de sa famille.

Mes parents sont athées. Un de mes frères est bouddhiste. J'ai dû attendre mon retour au Vietnam pour savoir ce qu'ils pensaient de ma conversion. Je leur avais annoncé par courrier mon désir d'être baptisée. Surprise ! Quand je suis arrivée à la maison, ma mère m'avait acheté une croix en pendentif. Et elle m'a indiqué une église tout près de chez nous pour que je puisse aller à la messe le lendemain.

Une belle réaction ?

Pour ma mère, mon baptême exprimait, chez moi, un désir de sainteté. Mon père, lui, m'a raconté que pendant ses études en France, il avait de très bons amis catholiques avec qui il garde toujours le contact. Avec eux, il était allé à Lourdes. Et il m'a récité fièrement le « Je vous salue Marie ». Je n'en revenais pas.

Dans quelles circonstances vous êtes-vous convertie ?

Au Conservatoire, je jouais souvent en duo avec une amie flûtiste. Un jour, elle m'a expliqué qu'elle

préparait un projet d'aide sociale au Liban. J'ai été emballée. J'ai commencé à fréquenter le Centre de l'Opus Dei qui l'organisait, ainsi que les jeunes qui participaient à diverses activités. J'ai été très frappée par la joie, l'affection et la foi qui étaient palpables dans cette maison. Une foi vécue dans les actes. Je voyais là des personnes chaleureuses et serviables, et pas seulement en paroles. Cela m'a fait réfléchir. J'ai décidé de connaître le catholicisme. Puis, j'ai été baptisée à la veillée pascale de l'an 2000.

Vous avez demandé à faire partie de l'Opus Dei. Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Avant tout, c'était désirer répondre à un appel de Dieu. Comme pour mon baptême, je ne voulais pas m'engager à la légère. Cette appartenance représente pour moi un soutien spirituel. Chercher à être cohérent avec sa foi n'est pas toujours facile. L'Opus Dei m'apporte un encouragement constant dans cette recherche de la sainteté

dans ma vie quotidienne. D'ailleurs je remarque que le pape Jean-Paul II nous y a énormément encouragés tout au long de son pontificat.

Cette appartenance a-t-elle entraîné des changements dans votre vie ?

Je trouve qu'il y a quelque chose de très positif dans le fait de me savoir soutenue dans ma vie chrétienne.

Les gens autour de vous savent-ils que vous faites partie de l'Opus Dei ?

Les personnes qui me sont proches le savent, parce que je le leur ai confié. Pour les autres, je suis une chrétienne courante qui cherche à vivre sa foi de façon cohérente.

Que pensez-vous de la place des femmes dans l'Église ?

La place de la femme dans l'Église est importante, même si elle n'est pas « voyante ». Jean-Paul II n'a jamais cessé de proclamer. Il n'y a qu'à lire tous ses documents sur le rôle de la femme dans la société et dans l'Église. Lors de sa dernière visite à Lourdes le 15 août 2004, il insistait : « Marie a confié son message à une fille, comme pour souligner la mission particulière

qui revient à la femme, à notre époque, tentée par le matérialisme et par la sécularisation : être des témoins des valeurs essentielles qui ne peuvent se percevoir qu'avec les yeux du cœur. À vous, les femmes, il revient d'être les sentinelles de l'Invisible ».

Les femmes doivent-elles continuer d'être cantonnées au ménage, à la préparation des repas... Pourquoi pas les hommes ?

Pourquoi pas, en effet. Mais je pense que je ne choquerai personne en déclarant qu'une femme, de par sa sensibilité, a des qualités qui lui permettent de créer un climat chaleureux dans un foyer : un repas bien préparé, un bouquet

La place de la femme dans l'Église est importante, même si elle n'est pas « voyante »

de fleurs, des milliers de détails qui rendent la vie familiale plus agréable. En cela une femme a de quoi se sentir fière !

En plus beaucoup travaillent, et c'est mon cas.

En quoi l'Opus Dei est-il une famille pour vous ?

Je m'y sens soutenue, sur le plan spirituel bien sûr, mais aussi affectif. J'y ai mes meilleures amies. L'esprit de famille est ce

qui me plaît le plus dans l'Opus Dei.

Quelle est l'influence du message de l'Opus Dei ou de son fondateur dans votre travail ?

J'essaie de progresser, de donner le meilleur de moi-même, professionnellement et humainement, à mes élèves. Ils le remarquent et les résultats s'améliorent. Mon travail a un autre sens pour moi maintenant ; il ne représente plus seulement un gagne-pain.

Quelque chose vous dérange-t-il dans l'Opus Dei ?

Pour paraphraser saint Paul à propos du « vieil homme », je dirais que c'est cette « vieille femme » qui est en moi qui me

dérange. Certains pensent qu'être membre de l'Opus Dei, c'est déjà être saint. Et nos erreurs les déçoivent. Mais nous ne sommes que des êtres humains, avec nos misères. Seulement nous cherchons à nous corriger et à être meilleurs, avec l'aide de Dieu.

TOURNÉ VERS LES AUTRES



Jean-Louis Ichard, 51 ans, fait de la formation pour des agriculteurs. Également syndicaliste et membre de l'Opus Dei depuis 25 ans, il parle de sa profession et de son engagement chrétien.

Pourquoi avez-vous demandé à faire partie de l'Opus Dei ?

Les réalités de la vie professionnelle et urbaine m'ont heurté de plein fouet. Je viens d'un milieu rural : j'ai vécu à la ferme familiale jusqu'à l'âge de 24 ans. Mon premier emploi m'a conduit à travailler à Paris. Je ne retrouvais plus la quiétude et l'équilibre que j'avais connus jusqu'alors. Des questions sur le sens de l'existence ont commencé à surgir. Ce furent des moments de vive tension intérieure. J'ai fait part de ces préoccupations à un ami qui m'a présenté un prêtre de l'Opus Dei. Ce dernier m'a beaucoup aidé. Il m'a également fait comprendre que, si ma formation professionnelle avait atteint un niveau universitaire, ma formation chrétienne, elle, était restée au niveau du primaire. Elle ne pouvait donc pas répondre de façon satisfaisante à mes interrogations. En m'engageant dans l'Opus Dei, j'ai pu étoffer cette formation, mais aussi mettre ma vie professionnelle en harmonie avec ma foi

et avec l'héritage culturel reçu de mes parents.

Que vous apporte l'Opus Dei dans votre travail ?

En tant que délégué du personnel et délégué syndical, les relations sont parfois tendues avec ma direction : tentatives de licenciement, refus d'augmentation de salaire, harcèlement moral... J'aurais de nombreuses raisons de me décourager. Mais l'Opus Dei m'aide à avoir une vision joyeuse et optimiste de la vie qui me permet d'affronter ce stress. Plus généralement, j'ai appris de saint Josémaria que lorsque je suis assis à mon bureau, devant mes dossiers, je suis comme le prêtre à l'autel au moment de la messe. Vu ainsi, le travail n'est ni monotone ni ennuyeux, il devient une véritable prière. Je le fais pour Dieu : je l'offre pour des personnes et des intentions qui me sont chères, pour mes collègues et pour les besoins de l'entreprise. Devant une telle motivation, les contradictions et l'ambiance ne revêtent plus la même importance.

La sérénité et la paix l'emportent sur l'anxiété, la tristesse ou l'abattement.

Pourquoi vous être lancé dans le syndicalisme ?

La loi sur les 35 heures venait d'être votée par le Parlement. Mon entreprise souhaitait la mettre en place. Il fallait choisir des délégués. Mes collègues m'ont élu à l'unanimité. J'ai accepté car je trouvais intéressant de participer à la réorganisation de l'entreprise et de mieux connaître les lois sociales.

Vos collègues savent-ils que vous faites partie de l'Opus Dei ?

Oui. J'ai même tenu à le dire personnellement à mon directeur, dès notre premier entretien.

Quel profit tirez-vous de votre position syndicale pour faire de l'apostolat ?

Il est hors de question de tirer profit d'une quelconque position ! Les salariés ne le toléreraient pas, et moi non plus à leur place. Mais il est évident que garder une attitude optimiste et positive de-

vant l'adversité pousse les autres à s'interroger. Souvent, le simple fait d'être

joyeux et de bonne humeur en toute circonstance a plus d'impact que de longs discours.

En tant que membre de l'Opus Dei, cela ne vous a-t-il pas gêné de devenir syndicaliste ?

Au contraire. Si je n'avais pas fait partie de l'Opus Dei, j'aurais été sûrement plus individualiste et j'aurais certainement plus pensé à ma carrière et à ma petite personne qu'aux autres. Je n'aurais peut-être pas eu l'ouverture d'esprit et le sens du service nécessaires pour être syndicaliste. Je pense que l'Opus Dei a permis de révéler et de mettre en valeur une aptitude qui sommeillait en moi.

Vous ne voyez donc pas de paradoxe à être membre de l'Opus Dei et à être du côté des travailleurs contre les patrons ?

Le monde n'est pas binaire et je n'adhère pas à cette logique d'affrontement.

C'est ensemble que les hommes doivent construire le monde. Certains sont peut-être plus aptes que d'autres à être des leaders, mais ils se trompent lour-

dement s'ils se servent de leurs semblables comme de marchepieds. L'Opus Dei m'encourage à susciter un climat de confiance et d'estime mutuelles, chacun à sa place et dans le respect des droits et des devoirs de tous. Saint Josémaria disait que dans le monde nous devons être des semeurs de paix et de joie. Pour le paraphraser, je dirais que dans l'entreprise, nous devons être des semeurs d'enthousiasme et de sérénité.

Quelle parole de saint Josémaria vous touche particulièrement ?

« La sainteté est plus accessible que la science, mais il est plus facile d'être savant que saint ». (*Chemin*, n° 282)

Il est hors de question de tirer profit d'une quelconque position !

PEU DE LUMIÈRE, MAIS BEAUCOUP DE CHALEUR



Edmond et Rose-Marie Chmara ont une fille numéraire* qui vit à Tallinn (Estonie). Ils livrent leur point de vue de parents « bousculés » par la soudaine irruption de l'Opus Dei dans leur existence.

Comment avez-vous connu l'Opus Dei ?

C'était en 1992, autour de la béatification de Josémaria Escriva. Notre fille Fabienne, étudiante en Sciences économiques à Aix-en-Provence, nous a parlé de son étonnant projet : devenir numéraire de l'Opus Dei. Elle venait de découvrir sa vocation, tenait à nous expliquer comment cela s'était passé et à nous demander notre avis.

Comment avez-vous réagi ?

Mon mari et moi avons été élevés dans la foi catholique par des parents exemplaires qui ont beaucoup travaillé pour nous. Ils étaient « mineurs de fond » dans le Nord de la France. L'éventualité d'un engagement dans une institution que nous ne connaissions que par des informations peu fiables nous a cependant bouleversés. Afin d'obtenir des réponses à nos questions et à notre angoisse, nous nous sommes rendus au Centre de l'Opus Dei le plus proche de notre domicile. Là, tout s'est éclairé : l'esprit chrétien, la gaieté et la convivialité ré-

gnaient dans ce lieu. Comme dans les autres Centres que nous allions connaître par la suite.

Votre fille ne vit plus en France ?

Notre fille est venue nous annoncer que le saint-père désirait que l'Opus Dei commence son travail apostolique en Estonie. Le prélat de l'Opus Dei, Mgr Xavier Echevarria, demandait à Fabienne si elle voulait être des premières à partir... à Tallinn. Elle était heureuse. L'épanouissement que nous constatons depuis 1992 ne laissait plus l'ombre d'un doute. Son bonheur était le nôtre. Elle s'est envolée avec six autres numéraires d'Espagne, du Brésil, d'Argentine. Tous les dimanches, au téléphone, elle nous racontait combien tout était différent. Les Estoniens répondaient pourtant à leur amitié et commençaient à fréquenter les moyens de formation chrétienne qu'elles leur proposaient : retraites, méditations*, catéchisme. Un couple, qui compte parmi les premières vocations de surnuméraire-

res* dans le pays, se rend déjà à Saint-Pétersbourg, pour commencer le travail apostolique en Russie !

Vous voyez donc peu votre fille. Que savez-vous de sa façon de vivre ?

En juillet 1997, nous sommes partis tous les deux pour donner un coup de main au Centre de Tallinn. Quelle famille ! Nous avons laissé partir une fille et nous en avons retrouvé sept. Nous avons vécu près d'elles trois semaines intenses. Nous avons pu constater qu'elles n'avaient pratiquement rien, et qu'elles avaient besoin de main d'œuvre. Mon mari a beaucoup bricolé, aménagé un petit jardin. Quant à moi, je me suis attelée à une Singer. J'ai cousu rideaux, couvre-lits, vêtements liturgiques. Ma fille m'a appris à réciter le chapelet ! car nous avons prié avec elle. J'ai également appris à mieux parler avec Dieu.

Nous avons eu la chance de découvrir ce petit pays à la bonne période, sous un peu de soleil, mais nous savons bien qu'elles souffrent du froid et du manque de lumière les autres mois. Conquis par notre séjour, nous avons réitéré l'expérience en 2004.

Quels contacts votre fille a-t-elle avec les autres membres de la famille ?

Fabienne est revenue en France, l'été 2001. Elle a fait la connaissance de ses neveux. Nous avons construit notre pèlerinage à Rome pour aller assister tous ensemble à la canonisation de saint Josémaria en octobre 2002.

Nathalie, notre seconde fille, comprend bien l'engagement solide de sa sœur. Comme nous, elle a trouvé beaucoup d'autres

« sœurs » en France, où nos contacts avec l'Opus Dei sont permanents. Dans les moments difficiles, tout le monde est là. J'ai eu l'occasion de le constater au décès de mon père, par exemple. À de très rares exceptions, tous les parents de numéraires pourraient vous confier un témoignage identique.

Faites-vous partie de l'Opus Dei ?

« Vocationnellement parlant », non. Mais je suis coopératrice*, et je participe dès que je le peux aux moyens de formation. Mon mari, lui, tient toujours à coopérer avec l'Estonie

et aide financièrement le Centre de Ravalaj à Tallinn.

Quels seraient vos sentiments si votre fille souhaitait partir de l'Opus Dei ?

Bien que le climat soit rigoureux, elle se plaît vraiment en Estonie. Ce choix généreux, elle peut à tout moment l'infléchir librement. Elle est également toujours prête à rentrer en

France, ou à aller ailleurs. Nous souffrions beaucoup si l'une de nos filles

était amenée à ne pas suivre le chemin de sa vocation, au célibat apostolique pour Fabienne, et dans le mariage pour Nathalie. Fabienne est numéraire depuis plus de douze ans et nous la voyons de plus en plus heureuse.

L'épanouissement que nous constatons (...) ne laissait plus l'ombre d'un doute. Son bonheur était le nôtre.

DIEU EST AUSSI DANS LES CUISINES...



Chef cuisinier dans un restaurant parisien très réputé, Guillaume Lutard, 37 ans, est coopérateur de l'Opus Dei. Il explique comment l'idée de la sanctification du travail a transformé sa vie quotidienne.

Comment avez-vous connu l'Opus Dei ?

Je suis revenu à la foi récemment. Naturellement, je me suis intéressé à ce qui existe dans l'Église. J'ai entendu parler de l'Opus Dei, de la valeur qu'il donne au travail et qui correspond à la façon dont j'envisage mon métier. J'ai voulu en savoir plus. J'ai lu un « Que sais-je » sur le sujet, puis j'ai pris contact avec la Prélature via Internet.

Pourquoi l'Opus Dei ?

On peut aimer les jésuites, la communauté des Béatitudes, etc. Alors pourquoi pas l'Opus Dei ? En tant que laïc, l'esprit me convient parfaitement, parce que tout y est orienté sur la foi et le travail dans la vie ordinaire. J'apprécie la rigueur de l'enseignement reçu. Je découvre comment appliquer les principes chrétiens dans mon milieu familial ou professionnel.

Que vous apporte l'Opus Dei ?

Une formation qui me permet de mieux comprendre

ma foi et de la vivre au quotidien. Par exemple, les recollections – ces moments de prière où un thème précis est traité – me montrent concrètement qu'il y a une manière d'agir en chrétien en toute circonstance.

Pratiquement, comment cela se manifeste-t-il ?

Pour moi, cela se traduit notamment dans l'éducation de mes enfants. Je passe du temps avec eux, je les aide pour leurs devoirs, quand je préférerais peut-être aller faire un tennis avec des copains. En fait, j'ai compris que ce n'est pas dans de grands événements que Dieu m'attend, mais dans les petites choses du quotidien. C'est moins facile qu'il n'y paraît : on trouve beaucoup de monde pour courir un 100 mètres, mais pour un marathon, il y en a moins !

Quel souvenir gardez-vous de vos premiers contacts ?

Je me souviens de ma première recollection. J'appréhendais d'y aller, d'entrer dans cet oratoire qui se trouvait dans une maison

privée. Mais sur place, tout le monde était avenant. L'enseignement était fort : il portait sur un thème lié à l'Évangile. C'était spirituel et pratique à la fois ; ça m'a plu.

Avez-vous eu l'impression que le discours s'adressait à une élite ?

On pourrait affirmer cela de tout groupe qui propose quelque chose d'exigeant ! Je pense simplement que des gens qui sont catholiques pratiquants, et qui veulent recevoir une formation en plus, parfois tôt le matin, constituent forcément un public qui a plus de volonté. Il ne faut pas confondre exigence et élitisme.

Votre fréquentation de l'Opus Dei a-t-elle une influence sur votre travail ?

Oui. J'ai appris que cela valait la peine d'aller au bout des choses, de « poser la dernière pierre ». Non seulement pour éprouver la satisfaction du travail bien accompli, mais aussi pour être utile aux autres. La formation m'aide également à avoir le recul nécessaire au moment de juger le travail d'autrui : je prends davantage en compte les difficultés de chacun, sans trop m'arrê-

ter aux apparences. Dans mes rapports avec mes supérieurs hiérarchiques, j'accepte mieux l'autorité, en relativisant ce qui peut me déranger. Enfin cette formation m'encourage à ne pas céder à l'individualisme, au « je fais ce qui me plaît », mais à penser d'abord au bien des autres, que ce soit au travail ou en famille.

Cela a donc changé votre vie ?

On ne peut faire d'un bourricot un cheval de course ! Je n'ai pas transformé mon c o m p o r -tement au point qu'on ne me reconnaisse plus.

Cela dit, l'Opus Dei me pousse à être plus sensible à mon entourage. Ce qui peut éviter, notamment, le risque de travailler uniquement pour sa gloriole personnelle et l'argent. Je m'investis à fond dans mon travail, tout en consacrant plus de temps à ma famille et à mes enfants. C'est un effort, c'est vrai, il faut se surpasser, mais j'apprends à me faire plaisir en faisant plaisir aux autres. C'est cela le bonheur construit dans la durée. Sinon, il s'agit, simplement, d'un petit plaisir toujours éphémère.

Vous êtes coopérateur de l'Opus Dei, et non membre. Qu'est-ce que cela signifie ?

Je prie pour l'Opus Dei, je participe financièrement à ses initiatives apostoliques. J'assiste également aux moyens de formation, j'ai recours à un prêtre qui m'aide. C'est aussi cela mettre en pratique les enseignements de l'Église.

Il est arrivé que l'on dise que l'Opus Dei est une secte...

La définition d'une secte est qu'on en repart plus

Il ne faut pas confondre exigence et élitisme.

pauvre qu'on y est entré. Ce n'est pas le cas ici ! Personnel-

lement, je trouve un enrichissement spirituel, un soutien constant pour vivre en chrétien et affronter les difficultés de l'existence. Et puis, le fondateur a été canonisé. Que demander de plus ?

L'OPUS DEI : UN DISTRIBUTEUR D'ÉNERGIE !



Mère de famille, diplômée d'HEC (Hautes Études commerciales) et chef d'entreprise dynamique, Vanessa, 30 ans, est également membre de l'Opus Dei. Entre deux activités, elle a bien voulu se confier.

Mariée et mère de trois enfants, vous avez, il y a peu, lancé votre propre entreprise. Comment réussissez-vous à concilier tout cela ?

Ma priorité a toujours été ma famille: je lui consacre le maximum d'énergie et le temps nécessaire à l'équilibre de chacun. Le soir, lorsque je retrouve mes enfants - au plus tard à 18h30 et deux fois par semaine à 16h30 -, je m'efforce d'avoir le sourire et d'oublier la fatigue de la journée écoulée. Je travaille sans doute moins d'heures que la majorité des entrepreneurs, même s'il m'arrive de me remettre à la tâche après 21h. Surtout, je veille à optimiser toutes les heures travaillées et à rentabiliser le plus possible mon temps. Concilier vie familiale et vie professionnelle est aussi une question d'organisation. Il s'agit de gérer au mieux les gardes d'enfants, l'entretien de la maison, les courses, etc. Il est important également d'assumer ses choix et de ne pas culpabiliser: être sereine au travail et à la

maison est indispensable pour les autres et pour soi-même.

Monter sa boîte est un peu une aventure. Comment vous êtes-vous décidée à franchir le pas ?

J'ai toujours eu envie de créer mon entreprise: construire quelque chose de nouveau, se rendre utile, devenir son propre chef. L'occasion s'est présentée lorsque j'ai été licenciée économique. Je me suis lancée en bénéficiant d'aides destinées aux chômeurs créateurs d'entreprise.

Vous vous occupez de formation de baby-sitters, d'aides à domicile, etc. Pourquoi un tel choix ?

Au départ, je voulais fonder une société de service à la personne qui propose une multitude d'offres pour concilier vie familiale et vie professionnelle: cuisine, ménage, repassage, gestion administrative, etc. En travaillant sur ce « business plan », je me suis rendu compte qu'il y avait des lacunes réelles en

terme de formation, que le personnel de qualité était difficile à trouver dans ce secteur. Je me suis donc réorientée vers la formation professionnelle continue, d'autant que, d'après des recherches et des prises de contacts, j'ai découvert qu'elle pouvait être gratuite et rémunérée pour les employés familiaux. Aujourd'hui, nous formons effectivement beaucoup de baby-sitters, de « nounous », d'aides à domicile, d'assistantes de vie auprès de personnes âgées. Je remarque aussi d'importants besoins auprès des particuliers dans tout ce qui concerne la gestion de la maison, le soin des enfants (prévention, sécurité, autorité parentale, accompagnement dans le travail scolaire, etc.). C'est pourquoi nous sommes en train de développer une offre dans ce domaine.

Vous êtes membre de l'Opus Dei. Quelle influence cette appartenance a-t-elle sur votre vie de famille ou/et votre travail ?

L'Opus Dei est pour moi un soutien fondamental qui m'apporte l'énergie nécessaire pour m'occuper de ma famille et pour effectuer mon travail avec persévérance. Dans l'Opus Dei, j'ai appris à prier, à

avoir une relation personnelle avec Dieu, à entreprendre toutes les petites tâches de la vie quotidienne par amour de Dieu et des autres, autrement dit à découvrir la volonté de Dieu et à la réaliser.

Qualifieriez-vous cette appartenance d'aide ou de handicap ?

C'est une aide formidable qui donne des ailes. En fait, la volonté de Dieu répond à nos aspirations les plus profondes : rendre son mari et ses enfants heureux, rendre service aux autres par son travail, etc.

La formation spirituelle que je reçois me permet de maintenir un niveau d'exigence personnelle, dont les personnes qui m'entourent sont les premières bénéficiaires : ne pas me plaindre, ne pas critiquer, travailler sans me décourager, avec joie, patience et humilité, etc.

Quelle place le fondateur de l'Opus Dei occupe-t-il dans votre existence ?

Tout ce que je viens de mentionner, je le dois à saint Josémariam. Il a laissé des écrits et des prédications magnifiques, telle-

ment proches de la réalité de nos vies, qu'ils sont un véritable appui au quotidien. Il est pour moi un père, un ami, une personne à qui je demande aide et conseil.

Qu'avez-vous appris de lui ?

Pratiquement tout dans le domaine spirituel ! Avant de connaître l'Opus Dei je ne savais que peu de choses : je pensais que l'Eucharistie n'était qu'un symbole, que la prière consistait à répéter de longues formules.

Pouvez-vous citer une

phrase de saint Josémariam qui vous a particulièrement marquée ?

« Fais ce que tu dois et sois à ce que tu fais ».

*Concilier vie
familiale et vie
professionnelle est
aussi une question
d'organisation.*

LE MOTEUR DE MON ACTION



Frédéric Prat, 39 ans, est diplômé de l'École Centrale de Lyon et membre de l'Opus Dei depuis l'âge de 19 ans. Des compétences et une appartenance qui l'ont poussé à mettre sur pied un projet en faveur des jeunes de quartiers défavorisés à Marseille. Explication.

Comment avez-vous connu l'Opus Dei ?

J'étais en classe préparatoire, un ami m'a demandé : « Tu es chrétien ? » J'ai répondu « oui » avec une certaine fierté : j'allais à la messe presque tous les dimanches. Il m'a proposé d'assister à une méditation prêchée. J'ai refusé considérant que j'en faisais assez pour Dieu. Quelques mois plus tard, j'ai changé d'avis. Je ne recherchais rien de particulier, mais j'avais un peu plus de curiosité.

Qu'est-ce qui vous a marqué ?

J'ai découvert le sens du travail et l'occasion qu'il m'offrait de rencontrer Dieu. J'ai été particulièrement frappé par la citation de *Chemin*, de saint Josémaría, déclarant que pour un chrétien moderne, une heure de travail peut devenir une heure de prière.

À Marseille, vous avez participé à la création de l'association Jeunes Plus. Pourquoi ?

Après une thèse à l'École des Mines de Paris sur le

vieillesse de certains matériaux dans les centrales nucléaires, je me suis tourné vers l'enseignement. Mon expérience en collège m'a fait prendre conscience des difficultés des jeunes issus de milieux sociaux défavorisés. Le cas d'un enfant très doué qui tombait malade la veille de chaque contrôle m'a ouvert les yeux. Son père le considérait comme un bon à rien et le lui manifestait s'il ne rapportait pas une note excellente ! Nous en avons parlé entre enseignants, sans trouver de solution faute d'avoir établi une relation de confiance avec le père. De là m'est venue l'idée d'entreprendre quelque chose.

Pourriez-vous nous décrire Jeunes Plus ?

C'est une centaine d'enfants et soixante tuteurs qui se rencontrent, chaque semaine, pour un soutien scolaire d'une heure. Cette fréquence évite de créer une dépendance, l'objectif étant de développer l'autonomie du jeune. Nos locaux sont dans un quartier de Marseille qui

est réellement – mais pas médiatiquement – en difficulté: chômage, échec scolaire, tissu associatif distendu. Il faut d'abord convaincre les enfants qu'ils peuvent réussir. Beaucoup s'en croient incapables car l'uniformité du système scolaire ne leur convient pas. Il est nécessaire de les aider à reprendre confiance. Souvent, ils se sentent valorisés par le seul fait qu'un plus grand s'occupe d'eux. Cela résout bien des problèmes.

En quoi votre engagement dans l'Opus Dei intervient-il dans cette entreprise ?

L'Opus Dei est le moteur de mon action personnelle. En voyant des initiatives sociales partout dans le monde, j'ai rêvé d'en monter une. J'ai observé diverses réalisations, et j'ai remarqué que les bénéficiaires étaient plus sensibles à l'affection et à l'intérêt que leur témoignaient les membres de l'Opus Dei qu'à la perfection technique des activités proposées. J'ai donc pensé que, sans être un expert, j'étais en mesure d'apporter, moi aussi, des solutions.

Quel est votre objectif ?

Donner à chacun les moyens de développer son

intelligence. Il me semble fondamental d'investir dans l'éducation, de fournir aux jeunes les outils et la culture pour qu'ils réfléchissent par eux-mêmes et non par l'intermédiaire des autres ! Il faut les libérer des aliénations, des effets de mode ! J'espère ainsi contribuer à l'amélioration de leur quotidien.

Quelle est la place de la religion dans votre programme ?

Le critère religieux n'intervient pas dans le recrutement des professeurs. Nous leur demandons simplement de ne faire aucun prosélytisme. Quant à notre public, il reflète la composition du quartier: nous accueillons un peu plus de musulmans que de juifs ou de chrétiens.

Votre action est pourtant chrétienne ?

Elle est profondément humaniste. Mais il est vrai que la formation pédagogique repose sur une vision chrétienne, une anthropologie de l'homme qui considère l'enfant comme une personne et non comme un cerveau à remplir ou un consommateur à séduire.

Financièrement, qui vous soutient ?

Principalement, la ville de Marseille, le Conseil général, et des institutions privées. Mais nous manquons d'argent et de bénévoles.

Pourriez-vous nous donner un exemple de résultat ?

Celui de cet enfant qui avait perdu ses deux parents, dont la tante était malade, et la grand-mère désemparée. Il ne voulait plus travailler, les professeurs ne savaient que

Il me semble indispensable de fournir aux jeunes les outils de la culture pour qu'ils réfléchissent par eux-mêmes

faire. Après deux mois à Jeunes Plus, il est « reparti », simplement parce que quelqu'un s'occupait de lui. Pour la directrice de l'école, c'était un miracle ! C'est un cas extrême, mais il aide à comprendre notre action.

DÉCOUVRIR LA PAUVRETÉ CHRÉTIENNE



Membre de l'Opus Dei, Maryline Forti, 27 ans, est professeur d'Histoire-Géographie dans un collège public.

De même que Pascal, son mari, qui, lui, n'appartient pas à l'Œuvre.

Le jeune couple aborde, sans tabou, des questions relatives à l'argent.

Ma mère travaillait comme aide ménagère dans un Centre de l'Opus Dei. Ma tante était la gardienne de l'immeuble. C'est ainsi que j'ai connu l'Œuvre à dix-sept ans.

Vous avez donc fréquenté le Centre ?

Ma mère souhaitait que je participe au soutien scolaire et aux week-ends d'études pour préparer mon bac de français.

Quelles ont été vos impressions ?

J'aimais la bonté des personnes qui habitaient ce Centre, leur sourire, leur bienveillance. Je trouvais également l'oratoire très beau. J'étais contente. Je pouvais discuter de tout. On m'aidait dans mes devoirs, on m'ouvrait les yeux sur un autre monde, celui du christianisme. Je me sentais libre, loin des regards et des critiques.

Pourquoi avoir demandé à faire partie de l'Opus Dei ?

J'avais trouvé mon chemin dans l'Église pour aller vers Dieu. À 21 ans, je venais de faire ma première communion et ma confirmation. Ce que l'on m'enseignait me convenait

même si c'était exigeant. J'étais sensible au charisme du fondateur et à ses paroles. J'avais une conviction profonde: si je ne faisais pas partie de l'Opus Dei, je ne pourrais pas persévérer dans l'Église.

Il paraît que les engagements spirituels (messe, oraison*, chapelet, etc.) sont importants. N'est-ce pas une lourde charge ?

On apprend à prier progressivement. À travers la prière, je m'approche de Dieu. Ma famille et mon travail en sont les premiers bénéficiaires. C'est un choix de vie. D'autres ont des passe-temps très prenants. Le mien me procure la paix et me rend heureuse.

Et si vous ne souhaitiez pas poursuivre dans l'Œuvre ?

Mon mari serait déçu. Et moi, chaque fois que je m'éloigne de Dieu, je me sens plus fatiguée, je deviens égoïste... J'espère qu'on m'empêcherait de partir, mais je sais qu'on respecterait ma décision.

Que faites-vous de votre argent ?

Je fais attention, dans le sens où j'essaie de ne pas tomber dans la société

de consommation. Par ailleurs, je verse une somme modeste à des initiatives sociales menées par des membres de l'Opus Dei, comme je donne de l'argent à la quête ou à des associations.

Pour vous, que signifie faire partie de l'Opus Dei ?

Appartenir à une des nombreuses familles de l'Église. C'est très engageant car du coup plus rien ne vous laisse indifférent : la souffrance, l'ignorance, la joie du monde.

Cette appartenance a-t-elle entraîné des changements ?

Je suis restée la même : mêmes qualités, mêmes défauts. Mais ma façon de voir les autres a changé. C'est un milliard de millions de fois mieux !

Êtes-vous gênée que l'on vous traite de « cathos ultra » ?

On a tous une étiquette. Celle-ci me prouve que je suis proche du Christ.

Les membres de l'Opus Dei sont obligés, paraît-il, de faire de l'apostolat ?

Tout croyant - catholique, musulman, juif - a à cœur de transmettre sa foi, mais c'est Dieu qui la donne.

Moi, j'ai envie que l'Œuvre s'agrandisse et que les gens partagent ma joie et mes convictions. C'est normal. J'adore le foot et je « saoule » les autres pour les emmener au stade.

On prétend que l'Opus Dei est riche ?

Je peux vous parler du Centre de Lyon où ma mère était employée. Il est certes bien placé et joliment arrangé à l'intérieur, mais les meubles sont toujours les mêmes depuis des années. Ma mère m'expliquait ce qu'elle préparait pour les repas : c'était très simple et rien n'était gaspillé. Quand on travaille pour un Centre, on découvre vraiment ce qu'est vivre la pauvreté chrétienne.

Les membres de l'Opus Dei pratiquent la mortification ?

Se mortifier c'est prendre sur soi des choses désagréables en vue de s'améliorer et de s'approcher de Dieu. La mortification fait partie du quotidien de tous : supporter quelqu'un qui nous énerve et lui sourire, se lever le matin pour aller au travail alors qu'on n'a pas bien dormi... On apprend à se contrôler pour apporter la paix, la joie aux autres.

Pascal, n'avez-vous pas été inquiet lorsque vous avez su que votre femme faisait partie de l'Opus Dei ?

Non ; je n'en avais jamais entendu parler. Lorsque mon épouse a évoqué les critiques contre l'Œuvre, je me suis documenté. J'ai lu un livre édité par Golias. Je n'y ai vu que des accusations sans fondement, des déclarations dont je pouvais facilement vérifier la fausseté comme, par exemple, le fait que les femmes de l'Opus Dei n'auraient pas été autorisées à porter de pantalon.

Quel est votre avis sur les richesses de l'Opus Dei ?

J'ai pu constater que les numéraires ne vivent pas dans le luxe. Je pense que l'on considère que l'Opus Dei est riche car on additionne ce que possède l'ensemble des Centres à travers le monde. Individuellement cela fait beaucoup moins.

Maryline, quelle phrase de saint Josémaria vous a le plus marquée ?

Plus qu'une phrase c'est son attitude de joie, de compassion, de foi, que je retiens. Et une image, au cours de réunions devant des foules de gens : celle d'un père qui ouvre grand les bras pour embrasser tout le monde.

Glossaire

Centre : le Centre est la structure de base dans l'organisation de l'Opus Dei. Il est composé des personnes qui reçoivent la formation et l'assistance pastorale de la prélatrice. C'est à ce niveau qu'est coordonnée l'activité apostolique des membres. Par extension, le Centre désigne aussi le lieu où cette formation est dispensée. C'est également là que vivent habituellement les numéraires.

Coopérateur : sans faire partie de l'Opus Dei, les coopérateurs, hommes et femmes, se joignent aux fidèles de la prélatrice pour réaliser des activités éducatives, d'assistance, de promotion culturelle, etc. Ils peuvent collaborer à ces initiatives par leur prière, mais aussi par leur travail ou une aide financière. Ceux qui le désirent prennent part aux moyens de formation chrétienne dispensés par la prélatrice. Mais, parmi les coopérateurs de l'Opus Dei, on trouve également des non-catholiques ainsi que des non-chrétiens et même des non-croyants.

Méditation : moment de prière guidé par un prêtre sur un point de la foi chrétienne, de la vie du Christ, ou sur une parole de l'Écriture Sainte.

Numéraire : les numéraires sont des hommes et des femmes qui, pour des motifs apostoliques, vivent le célibat et sont pleinement disponibles pour les tâches de formation au sein de la prélatrice.

Œuvre : abréviation de «Œuvre de Dieu», traduction du terme latin «Opus Dei». Le nom complet étant : Prélature de la Sainte-Croix et Opus Dei. On dit également Prélature de l'Opus Dei ou simplement Opus Dei.

Oraison : (du latin *oratio*, parole, prière). Prière prolongée où l'on accorde plus de place aux mouvements du cœur et de la volonté qu'à la réflexion intellectuelle.

Prélature personnelle : figure juridique très souple dont le Concile Vatican II a voulu doter l'Église afin de mieux contribuer à la diffusion du message et de l'agir chrétiens. De par son caractère personnel, elle n'est pas circonscrite à un territoire (comme les diocèses), mais réunit des personnes au moyen d'un lien de nature personnelle (rite, profession, contrat, etc). Érigée par le Saint-Siège, la prélatrice personnelle relève, à Rome, de la Congrégation pour les évêques.

Récollecion : la récollecion (du latin *recolligere*, revenir à soi) est une retraite courte, d'environ deux heures, consacrée exclusivement à la réflexion et à la prière.

Surnuméraire : la plupart des fidèles de l'Opus Dei (environ 70%) sont des membres surnuméraires. Il s'agit, en général, de personnes mariées pour lesquelles la sanctification des devoirs familiaux constitue une partie primordiale de leur vie chrétienne.

Pour en savoir plus

L'Opus Dei sur Internet :

www.opusdei.fr

www.josemariaescriva.info

www.escrivaworks.org

www.romana.fr

Ouvrages de Saint Josémaria Escriva :

Saint Rosaire, Chemin, Entretiens avec Mgr Escriva, Quand le Christ passe, Amis de Dieu, Chemin de Croix, Sillon, Aimer l'Église, Forge.

Également en ligne sur www.escrivaworks.org

Ouvrages sur l'Opus Dei et sur saint Josémaria :

L'Opus Dei coll. «Que sais-je ?», D. LE TOURNEAU, P.U.F, 2004

Entretien sur le fondateur de l'Opus Dei, A. DEL PORTILLO, Le Laurier, 1993

L'Opus Dei et son fondateur Josémaria Escriva, P. BERGLAR, Mame, 1992

Au pas de Dieu, Josémaria Escriva, fondateur de l'Opus Dei, F. GONDRAND, France-Empire, 1991

Table des matières

Avant-Propos.....	page 2
Qu'est-ce que l'Opus Dei ?.....	page 3
Josémaria, le saint de l'ordinaire	page 3
Le prélat, un ami de toujours.....	page 4
De Marx à Chemin !	page 6
De simples êtres humains	page 8
Tourné vers les autres.....	page 10
Peu de lumière, mais beaucoup de chaleur.....	page 12
Dieu est aussi dans les cuisines.....	page 14
L'Opus Dei : un distributeur d'énergie !	page 16
Le moteur de mon action.....	page 18
Découvrir la pauvreté chrétienne	page 20
Glossaire.....	page 22
Pour en savoir plus	page 23
Table des matières.....	page 24

Crédit-Photos : toutes les photos sont D.R.

Nous remercions toutes les personnes qui ont bien voulu prendre le temps de répondre à nos questions, que leur témoignage ait pu, ou non, être reproduit dans ces pages.